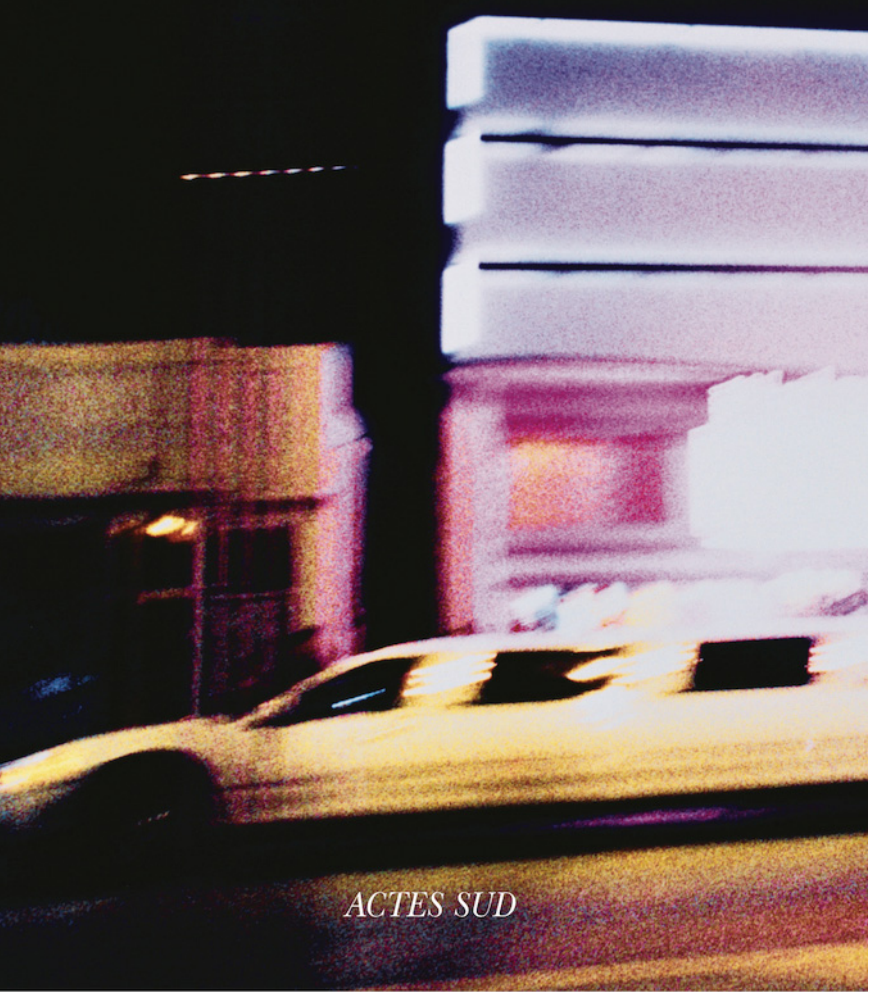
Don DeLillo

# Cosmopolis

roman traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marianne Véron



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

New York, avril 2000. Bloqué dans sa somptueuse limousine blanche par un embouteillage géant qui paralyse Manhattan, Eric Packer, vingt-huit ans, le *golden boy* qui voudrait briser l'ADN du yen ou du dollar afin d'y lire le sens et l'ordre de l'univers, assiste, en compagnie de sa garde rapprochée dont les membres se succèdent dans cette voiture de rêve, au crépuscule du système qui a porté sa compagnie au firmament de la galaxie Wall Street.

Les yeux rivés sur les cours d'une monnaie dont il a parié la chute et qui remonte contre toute attente, tétanisé par l'irruption dans son monde virtuel d'un réel ensauvagé qui embrase les rues de New York, Packer, icône high-tech d'un ordre mondial et financier en perdition, accède, en vingt-quatre heures d'une initiation spectaculaire, aux codes qui détiennent le secret de son assassinat annoncé.

Concentrant dans un espace littéraire superbement inédit tous les langages où se profère l'inquiétant scénario global du monde contemporain, *Cosmopolis* fait du présent une fable, du futur une histoire et de l'archaïque, peut-être, notre étrange avenir.

*Auteur de dix-sept romans, d'un recueil de nouvelles et de quatre pièces de théâtre, Don DeLillo s'est aujourd'hui imposé comme un véritable auteur-culte sur le plan international. Il a obtenu les distinctions littéraires les plus prestigieuses dont The National Book Award, The PEN / Faulkner Award et, pour l'ensemble de son œuvre, The Jerusalem Prize 1999. En France, toute son œuvre est disponible chez Actes Sud.*

Photographie de couverture : © ALFAMA FILMS / Laurent Lufroy

*ACTES SUD*

DU MÊME AUTEUR

*BRUIT DE FOND*, Stock, 1986 ; Babel n° 371, 2001.
*LIBRA*, Stock, 1989 ; Babel n° 461, 2001.
*LES NOMS*, Actes Sud, 1990 ; Babel n° 879, 2008.
*CHIEN GALEUX*, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 84, 1993.
*MAO II*, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 512, 2001.
*AMERICANA*, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 420, 2000.
*JOUEURS*, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 563, 2002.
*L'ÉTOILE DE RATNER*, Actes Sud / Leméac, 1996 ; Babel n° 1065, 2011.
*OUTREMONDE*, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 580, 2003.
*VALPARAÍSO*, Actes Sud-Papiers, 2001.
*BODY ART*, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 603, 2003.
*COSMOPOLIS*, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 674, 2005.
*CŒUR-SAIGNANT-D'AMOUR*, Actes Sud-Papiers, 2006.
*ŒUVRES ROMANESQUES*, t. I, coll. "Thesaurus", Actes Sud, 2008.
*L'HOMME QUI TOMBE*, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1000, 2010.
*POINT OMÉGA*, Actes Sud / Leméac, 2010.
*GREAT JONES STREET*, Actes Sud / Leméac, 2011.

Titre original :
*Cosmopolis*
Editeur original :
Scribner, New York
© Don DeLillo, 2003

© ACTES SUD, 2003
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09975-6

DON DELILLO

# COSMOPOLIS

roman traduit de l'américain
par Marianne Véron

*ACTES SUD*

*à Paul Auster*

*un rat devint l'unité d'échange*

ZBIGNIEW HERBERT

EN L'AN 2000

Un jour en avril

# PREMIÈRE PARTIE

# 1

Le sommeil lui échappait plus souvent maintenant, pas juste une ou deux fois par semaine mais quatre, cinq fois. Que faisait-il quand cela se produisait ? Il ne faisait pas de longues promenades vers l'aube défilante. Il n'avait pas d'ami assez cher pour lui infliger un appel. Qu'y avait-il à dire ? C'était une question de silences, pas de mots.

Il essayait de s'endormir en lisant, mais ne faisait que s'éveiller davantage. Il lisait des choses scientifiques et de la poésie. Il aimait les poèmes dépouillés minutieusement situés dans un espace blanc, des rangées de traits alphabétiques gravés dans le papier. Les poèmes lui donnaient conscience de sa respiration. Un poème dénudait l'instant pour des choses qu'il n'était habituellement pas prêt à remarquer. Telle était la nuance de chaque poème, tout au moins pour lui, la nuit, ces longues semaines, un souffle après l'autre, dans la pièce en rotation au sommet du triplex.

Il essaya de dormir debout, une nuit, dans sa cellule de méditation, mais il était loin d'être assez doué, assez moine pour y parvenir. Il contournait le sommeil et le compensait, un calme sans lune dans lequel chaque force est contrebalancée par une autre. C'était un passage très bref,

une pause infime dans le mouvement des identités inquiètes.

Il n'y avait pas de réponse à la question. Il essayait les sédatifs et les hypnotiques mais ils le rendaient dépendant, l'enfermaient dans d'étroites spirales. Chacun de ses gestes était dédoublé, synthétique. La pensée la plus pâle s'alourdissait d'une ombre anxieuse. Que faisait-il ? Il ne consultait pas d'analyste en haut fauteuil de cuir. Fini Freud, place à Einstein. Ce soir il lisait *La Théorie spéciale*, en édition bilingue anglais-allemand, mais il finit par poser le livre de côté et rester étendu, complètement immobile, à tenter de faire surgir la volonté de prononcer le seul mot qui éteindrait les lumières. Rien n'existait autour de lui. Il n'y avait que le bruit dans sa tête, l'esprit dans le temps.

Sa mort ne serait pas sa fin. La fin du monde, si.

Il se tenait à la fenêtre et contemplait l'aube du grand jour. La vue s'étendait à travers des ponts, des détroits et des bras de mer et là-bas au-delà des faubourgs et des banlieues tirées à quatre épingles vers des étendues de terre et de ciel qu'on ne pouvait appeler que le lointain. Il ne savait pas ce qu'il voulait. Il faisait encore nuit sur le fleuve, à moitié nuit, et sur l'autre rive des vapeurs cendrées oscillaient au-dessus des cheminées. Il imaginait qu'à présent les putes avaient déjà dû fuir tous les coins éclairés par des réverbères, frémissant de tous leurs derrières charnus, que d'autres sortes d'affaires archaïques commençaient juste à se mettre en branle, les camions de fruits et légumes quittaient les marchés, les fourgons de presse s'éloignaient des quais de chargement. Les camionnettes de pain devaient

traverser la ville et quelques voitures isolées quittant le tohu-bohu roulaient sur les avenues, leurs enceintes pulsant du son lourd.

La plus noble des choses, un pont sur un fleuve, et le soleil qui commence à rugir par-derrière.

Il regardait cent mouettes suivre un chaland qui descendait le fleuve dans un roulement. Elles avaient le cœur large et fort. C'est une chose qu'il savait, disproportionné par rapport au volume du corps. Il s'y était intéressé à une époque, et avait appris les innombrables détails de l'anatomie des oiseaux. Les oiseaux ont les os creux. Il maîtrisait les questions les plus ardues en moins d'une après-midi.

Il ne savait pas ce qu'il voulait. Et puis il le sut. Il voulait se faire couper les cheveux.

Il resta là encore un moment, à regarder une mouette isolée s'élever à tire-d'aile au fil d'une ondulation de l'air, admirant l'oiseau, s'efforçant de le pénétrer par la pensée, sentant battre son cœur solide et impatient de charognard affamé.

Il était en costume-cravate. Le costume atténuait le bombement de son torse trop développé. Il aimait faire de l'exercice la nuit, tirer sur des poids métalliques lourdement chargés, faire des abdominaux et des exercices au sol stoïquement répétitifs qui avalaient les tumultes et les contraintes de la journée.

Il parcourut tout l'appartement, quarante-huit pièces. Il faisait ça quand il se sentait indécis et déprimé, longeant d'un pas vif la piscine d'exercice, la salle de jeux, le gymnase, le bassin de requin et la salle de projection. Il s'arrêta à la nursery des barzoïs pour parler à ses chiens.

Puis il alla dans l'annexe, où il y avait des devises à suivre et des comptes rendus de recherches à examiner.

Le yen avait grimpé dans la nuit contre toute attente.

Il regagna les quartiers d'habitation, à pas lents cette fois, s'arrêtant dans chaque pièce, absorbant ce qui s'y trouvait, observant en profondeur, retenant chaque particule d'énergie dans les rais et les ondes.

Les œuvres accrochées là étaient surtout des jeux de couleur et de géométrie, de grandes toiles qui dominaient les pièces et projetaient un calme recueilli sur l'atrium éclairé de verrières, avec ses hautes peintures blanches et sa fontaine au jet délicat. L'atrium avait la tension et le mystère d'un espace imposant qui requiert un silence religieux pour être vu et ressenti comme il convient, mosquée de pas assourdis et de colombes de roches murmurant sous les voûtes.

Il aimait les tableaux que ses invités ne savaient pas comment regarder. Les peintures blanches étaient insaisissables pour la plupart des gens, des mottes de couleur mucoïde appliquées au couteau. Le travail en était d'autant plus dangereux qu'il n'était pas nouveau. Il n'y a plus de danger dans le nouveau.

Il prit l'ascenseur qui jouait du Satie pour descendre dans le hall de marbre. Sa prostate était asymétrique. Il sortit et traversa l'avenue, puis se retourna pour contempler l'immeuble où il habitait. Il se sentait avec lui en étroite contiguïté. C'était une construction de quatre-vingt-neuf étages, un nombre premier, dans un fourreau de verre fumé couleur bronze sans

distinction particulière. Ils avaient en commun, le gratte-ciel et l'homme, une arête, une limite. C'était la plus haute tour résidentielle du monde, avec ses deux cent soixante-dix mètres de hauteur, cette masse oblongue sans charme dont le seul trait caractéristique était la taille, et qui avait ce genre de banalité qui se révèle avec le temps d'une brutalité véritable. Il l'aimait pour cette raison précise. Il aimait s'arrêter pour le regarder, quand il se sentait dans cette humeur. Il se sentait anxieux, engourdi, inconsistant.

Le vent venait du fleuve, coupant. Il prit son agenda électronique et pianota une petite note à usage personnel sur le caractère anachronique du mot gratte-ciel. Aucune construction récente ne devrait plus porter ce nom. Il appartenait à l'âme ancienne de l'effroi, à ces tours surmontées de flèches qui étaient déjà historiques bien avant sa naissance.

L'outil manuel lui-même était un objet dont la culture originale avait pratiquement disparu. Il savait qu'il allait devoir s'en débarrasser.

La tour lui donnait de la force et de la profondeur. Il savait ce qu'il voulait, une coupe de cheveux, mais il resta encore un moment dans le bruit grandissant de la rue, à étudier la masse et les proportions de la tour. L'unique vertu de sa surface était d'effleurer et de réfracter la lumière du fleuve, et de mimer les courants du ciel immense. Il y avait une atmosphère faite de texture et de reflet. Il parcourait du regard cette hauteur et s'y sentait rattaché, partageant tant la surface que l'environnement qui entrait en contact avec la surface, des deux côtés. Une surface sépare l'intérieur de l'extérieur et n'appartient pas moins à l'un qu'à l'autre. Un jour, sous la douche, il avait réfléchi aux surfaces.

Il mit ses lunettes de soleil. Puis il retraversa l'avenue et se dirigea vers les files de limousines blanches. Il y avait dix voitures, cinq le long du trottoir devant la tour, sur la Première Avenue, et cinq alignées dans la rue transversale, face à l'ouest. A première vue les voitures étaient identiques. Certaines avaient peut-être trente ou cinquante centimètres de plus que d'autres, selon les détails du travail de rallongement et les exigences particulières du propriétaire.

Les chauffeurs fumaient et discutaient sur le trottoir, costume sombre et tête nue, unis dans une vigilance qui ne deviendrait évidente qu'avec le recul, quand leurs yeux s'allumeraient dans leurs têtes, qu'ils jetteraient leur cigarette et abandonneraient leur attitude naturelle, ayant repéré les objets de leur considération.

Pour le moment ils parlaient, les uns avec un accent, d'autres dans leur langue d'origine, et ils attendaient le banquier d'affaires, le promoteur immobilier, le chef d'entreprise, l'entrepreneur en informatique, le grand patron global du câble et du satellite, le courtier d'escompte, le magnat des médias au bec d'aigle, le chef d'Etat en exil de quelque paysage dévasté par la famine et la guerre.

Dans le parc de l'autre côté de la rue, il y avait des tonnelles en ferronnerie stylisée et des fontaines en fonte avec des pièces de monnaie irisées éparpillées au fond. Un homme vêtu en femme promenait plusieurs chiens élégants.

Il aimait le fait que ces voitures fussent impossibles à distinguer l'une de l'autre. Il voulait une voiture de ce type parce qu'en elle il voyait une image platonique, virtuelle en dépit de sa taille, moins un objet qu'une idée. Mais il savait que ce n'était pas vrai. C'était une chose qu'il disait

pour faire de l'effet mais il n'y croyait pas un instant. Il y croyait un instant mais un instant seulement. Il voulait la voiture non seulement parce qu'elle était gigantesque mais parce qu'elle l'était de manière agressive, dédaigneuse, métastasique, vertigineux objet mutant qui trônait à califourchon sur tout argument avancé à son encontre.

Son chef de la sécurité aimait cette voiture pour son anonymat. Les longues limousines blanches étaient devenues les véhicules les moins remarqués dans la ville. Et Torval était là qui l'attendait maintenant sur le trottoir, chauve et le cou absent, avec sa tête qu'on eût dite démontable pour faciliter la maintenance.

"Où ?

— Je veux me faire couper les cheveux.

— Le président est en visite.

— Peu nous importe. Nous avons besoin d'une coupe de cheveux. Nous devons traverser la ville.

— Vous allez rencontrer une circulation qui se mesure en quarts de centimètre.

— Juste pour savoir. De quel président parlons-nous ?

— Etats-Unis. Il y aura des barrières, dit-il. Des rues entières effacées de la carte.

— Montrez-moi ma voiture", dit-il au type.

Le chauffeur tenait la portière ouverte, prêt à contourner la voiture par-derrière au pas de course avant d'arriver à sa propre portière, à douze mètres de là. Là où s'arrêtait la file de limousines blanches, parallèle à la Société japonaise, une autre file de voitures commençait, les voitures de ville, noires ou indigo, et les chauffeurs attendaient les membres de missions diplomatiques, les délégués, les consuls et les attachés à lunettes noires.

Torval prit place à côté du chauffeur, à l'avant, où il y avait des écrans d'ordinateurs sur le tableau de bord et un affichage pour la vision nocturne au bas du pare-brise, produit par la caméra infrarouge située dans la calandre.

Shiner attendait à l'intérieur de la voiture, son chef du service technologie, un type de petite taille au visage de garçonnet. Il avait arrêté de regarder Shiner. Il ne l'avait pas regardé depuis trois ans. Quand vous l'aviez regardé une fois il ne restait rien d'autre à connaître. Dans une éprouvette on aurait reconnu la moelle de ses os. Il était vêtu de son jean et de sa chemise décolorés, assis dans son éternelle posture masturbatoire.

"Alors, quelles nouvelles ?

— Notre système est sûr. Nous sommes impénétrables. Pas de programme d'intrusion.

— On dirait bien, pourtant.

— Non, Eric. Nous avons fait tous les tests. Personne ne surcharge le système ni ne manipule nos sites.

— Et nous avons fait tout ça quand ?

— Hier. Au centre. Notre équipe d'intervention rapide. Aucune agression de hacker en vue. Notre assureur a fait une analyse de menace. Nous sommes blindés contre toute attaque.

— Partout.

— Oui.

— Y compris la voiture.

— Y compris, absolument, oui.

— Ma voiture. Cette voiture.

— Eric, s'il te plaît, oui.

— Nous sommes ensemble, toi et moi, depuis la petite start-up du début. Je veux que tu me dises que tu as toujours l'endurance pour faire ce boulot. L'acharnement.